

■ Éditeur, essayiste, romancier, poète, Guy Goffette est un fin connaisseur et un fervent défenseur de Paul Verlaine, à qui il consacre un nouveau livre.

■ Il est l'invité des Midis de la Poésie ce 23 novembre.

“La poésie est un sentiment, une larme intérieure”

Rencontre Geneviève Simon

Quand je ne fais rien, je dessine. Je voulais être peintre, faire Saint-Luc ou les Beaux-Arts, à Paris. Mais mon père, qui était ouvrier, avait décidé que ses quatre enfants seraient ce qu'il n'avait pu être: professeur – ainsi chacun aurait la même chose.” C'est par un sombre après-midi d'automne, dans un Namur “brouillé par la pluie”, comme il l'écrit dans la dédicace qu'il nous signe, que nous rencontrons Guy Goffette. Si le plus discret des écrivains belges, le plus primé aussi, vit entre Paris et Lacuisine (dans sa Gaume natale), il s'est posé pour quelques jours dans la capitale wallonne. Et sera à Bruxelles le 23 novembre, invité des Midis de la Poésie pour une rencontre d'exception.

Rimbaud d'abord

Éditeur, essayiste, romancier, poète, auteur d'une vingtaine de livres d'artistes, Guy Goffette (Jamoigne, 1947) a consacré plusieurs ouvrages à Verlaine. Le dernier, paru en mai de cette année dans la collection *Les auteurs de ma vie* des éditions Buchet-Chastel, propose une anthologie personnelle précédée d'une évocation intime et d'une courte biographie. Comme il l'a narré dans *L'Autre Verlaine* (Gallimard, 2008), le nom Verlaine lui fut d'abord inaudible. “Quand j'avais dix ou onze ans, on jouait au foot pendant nos après-midi libres, et les filles venaient nous applaudir. Un jour, un garçon venu des Ardennes, buteur exceptionnel, a fait du gardien que j'étais une passoire, me ré-

duisant à rien. Les filles, qui autrefois criaient Goffette, se sont mises à hurler Verlaine – car ce joueur s'appelait Jean-Luc Verlaine!” L'aversion fut telle que, des années plus tard, lorsque le professeur de français laissa choisir ses élèves entre Rimbaud et Verlaine, le jeune Guy n'hésita pas. “J'étais à l'Internat, à Arlon, où je me sentais en prison. J'y étais très malheureux. En cours de français, mes camarades avaient choisi *Chanson d'automne* de Verlaine, j'avais préféré *Le Bateau ivre* de Rimbaud, que j'apprenais en marchant dans la cour de récréation. À l'époque, on ne pouvait pas se promener les mains dans les poches, ni à plus de deux. C'est contre tout cela que j'ai choisi Rimbaud, et il m'a illuminé pendant un moment.”

“Verlaine est entré dans ma vie comme la foudre dans une maison fermée.”

Extrait
“Verlaine”
(Buchet-Chastel, 2021).

La vraie rencontre avec Verlaine se fera des années plus tard. À quarante-trois ans, Guy Goffette vit en exil volontaire au Québec. À Paris, vient de paraître *La Vie promise*. “C'était difficile de se couper en deux, je ne savais pas quoi faire, plongé que j'étais dans une sorte de mélancolie. Me sentant envahi par le bel accent québécois, j'ai cherché une radio française et entendu Léo Ferré chanter Verlaine. J'ai alors compris que ce qui me manquait, c'était la langue française, la langue de ma mère, bonne Lorraine, mais aussi les couleurs de nos pays, le bleu gris du ciel, le vert de l'herbe. Je me suis alors précipité à la bibliothèque pour emprunter les deux volumes de la *Pléiade* consacrés à Verlaine.”

Depuis, il n'a de cesse de revenir à Paul Verlaine, de le relire, de le défendre. “Beaucoup n'ont vu en lui qu'un pochtron, et c'est vrai que ses chagrins d'amour l'ont plongé dans l'alcool. Mais j'aime l'homme extrêmement bon, généreux, ses mélanco-

lies, ses tristesses. Et ce qui fait la grandeur de son œuvre: tout est mêlé chez lui, les sentiments et l'art poétique.” Son compagnonnage semble lui être aussi nécessaire que l'air qu'il respire. Au fil des saisons, Guy Goffette a d'ailleurs mémorisé quelque trois cents poèmes de Verlaine. “C'est extraordinaire de connaître des poèmes par cœur! Tout peut arriver, vous traversez un moment difficile, vous ne pouvez rien faire, et les poèmes reviennent, il y a quelque chose qui vous soutient. J'ai appris beaucoup de poèmes à mes élèves quand j'étais instituteur, un par jour. Apprendre de la poésie par cœur vous enrichit, vous porte. C'est l'apprentissage d'une forme de beauté, ça vous aide mentalement, c'est formateur et d'une grande nécessité. Or aujourd'hui, on n'a plus le temps, on n'apprend plus par cœur, ni à écrire, ni à écrire sans faute. L'école est dans un état désastreux. Mes derniers de classe sont devenus directeurs d'école! Mon dieu, mon dieu, mon dieu!”

“Il faut chanter”

“Toute sa vie, Verlaine n'a été qu'un enfant qui ne savait pas grandir”, écrit le romancier d'*Un été autour du cou*. Mais n'est-ce pas le propre des poètes? “C'est un peu moi, aussi, je reste un enfant, un gosse qui s'étonne, qui s'émerveille de tout. Je ne prends pas la vie très au sérieux, je dis: il faut chanter. On va mourir un de ces jours, or la vie est fascinante, merveilleuse.” L'enfance, un des principaux ferments de l'œuvre de celui qui signa en 2006 *Une enfance lingère*.

L'auteur de *Romances sans paroles* écrivait en marchant, un procédé qu'a éprouvé à son tour G.G. “J'ai écrit mon premier livre sur Verlaine en marchant, et il m'arrive encore de le faire. Les phrases se forment selon le rythme des pas. Je suis un dou- teur de grand fond, qui trouve dans l'encrier plus